

CREER UN CADRE POUR LA RENCONTRE : REFLEXIONS CLINIQUES ET ETHIQUES SUR LE TRAVAIL AVEC DES ENFANTS DE L'APRES GENOCIDE AU RWANDA*

Serge BAQUE**

RESUME

Serge BAQUE a travaillé deux ans et demi au Rwanda auprès d'enfants rescapés du génocide, comme psychologue, avec l'association humanitaire Handicap International. Confronté à des situations inédites, complexes et particulièrement douloureuses, il nous fait partager le questionnement clinique et éthique qui lui permet de construire avec ses partenaires rwandais un cadre original pour l'accompagnement psychologique de ces enfants « qui saignaient comme des astres morts, sans blessure apparente ».

MOTS CLES : génocide, enfants, dessin, médiation, alliance, justesse et justice

(*) Cet article reprend une communication faite à Marseille le 28 MAI 1999 sur le thème de l'approche clinique des traumatisme majeurs.

** *Psychologue clinicien*

(Handicap international)

Psychologie 99/2000 n°8 (Numéro spécial)

Peu après le génocide de 1994 au Rwanda, un responsable d'association avait déclaré à un journaliste « que pour soigner les milliers d'enfants traumatisés au Rwanda, il faudrait envoyer des légions de psychologues ! » Cette métaphore guerrière m'avait heurtée. Pas seulement parce que ma sensibilité personnelle ne m'a jamais porté vers la légion, de quelque nature qu'elle soit ! Mais parce que cette manière d'envisager un travail en solidarité avec les rwandais de l'après génocide, sans que je puisse vraiment dire pourquoi, ne me semblait pas *juste*.

Or, dans toute intervention humanitaire, cette exigence du « juste », à la fois dans le sens de la justesse et dans celui de la justice, me semble devoir être une préoccupation majeure. Le « juste » travail du volontaire expatrié sera bien sûr fonction de la pertinence de ces choix techniques (renvoyant à la justesse) mais tout autant de la qualité de son interrogation éthique (renvoyant à la justice). C'est sous cet angle que je me propose de relire et « de mettre à la question » ma première expérience comme psychologue en mission humanitaire au Rwanda. Dans cette réflexion, la clinique et l'éthique se chevaucheront souvent, révélant des affinités certaines, sans qu'on puisse jamais cependant les confondre tout à fait.

1) INVENTER UN ESPACE POUR LA RENCONTRE

Je suis arrivé au Rwanda en Octobre 1996, avec l'association Handicap International/ Action Nord Sud. J'avais accepté de partir travailler au Rwanda parce que ce qui s'est passé durant le génocide de 1994 m'avait beaucoup touché humainement. Le traumatisme majeur, pour moi cela avait été que l'homme puisse aussi brutalement cesser d'être un homme pour les autres, et pour lui-même. Et cela non pas à l'échelon individuel, d'une manière exceptionnelle mais massivement à l'échelle de tout un pays.

J'avais aussi, pour venir au Rwanda, un intérêt plus professionnel. Dans ce pays grand comme la Bretagne, entre Avril et Juin 1994 le nombre de mort fut évalué à 800 000 et je m'interrogeais : 800 000 mort-morts, mais combien de mort-vivants ? les rescapés, comment vivaient-ils aujourd'hui après une telle « traversée » ?

Pour ces raisons (et d'autres dont je ne parlerai pas !), j'ai donc accepté la proposition de travailler au Rwanda, au sein d'une équipe qui depuis Juillet 1994 intervenait tout particulièrement auprès d'enfants non accompagnés (le terme d'enfants non accompagnés désigne les enfants orphelins ou les enfants que la guerre et l'exil ont séparé de leur famille). Car l'une des conséquences de ce génocide, et de l'exode massif qui suivit, ce fut, dans ce pays, le très grand nombre d'enfants en souffrance. Et j'emploie cette expression « en souffrance » dans les deux sens du terme : à la fois douloureux et en attente, comme on dit d'un colis « qu'il est en souffrance » quand on n'en connaît ni l'origine ni le destinataire. Et telle était bien la situation de ces enfants, dont beaucoup ne savaient même pas si les membres de leur famille étaient morts ou vivants. Certains enfants ne savaient même pas qu'ils étaient au Rwanda !

Le travail dans les Centres d'enfants non accompagnés était orienté essentiellement vers la réunification ou la réinsertion familiale selon une politique nationale que résume bien ce slogan du Ministère des Affaires sociales : « un enfant rwandais, une famille rwandaise ». Perspectives tout à fait louables, à condition de ne pas considérer les enfants comme des colis à trier, orienter et expédier (au « traumatisme de séparation » risque alors de s'ajouter un « traumatisme de retrouvailles »).

Le souci d'envisager notre travail

A propos de l'un des centres d'enfants non accompagnés me revient une scène à la fois banale et forte. Lors de ma toute première visite à ce centre, alors que je sor-

tais de voiture, me voilà assailli par une nuée d'enfants. Je remarque un tout petit se hissant désespérément sur la pointe des pieds pour avoir la chance d'apercevoir le « mu-zungu ». (le blanc). Il agite frénétiquement ces deux bras pour attirer mon attention (au risque d'ailleurs de perdre une culotte trop grande pour lui !). Je demande son prénom à l'une des mamans : elle ne le connaît pas. C'est un autre enfant qui me renseigne. Alors je l'appelle : « Rukundo ». Entendant son prénom et ainsi distingué par le visiteur étranger, son visage s'illumine un instant puis comme si la foudre l'avait frappé il tombe sur les fesses et éclate en sanglots, submergé par l'émotion. Et bien des deux, ce jour là, c'est moi qui me suis senti le plus interpellé. « Ne pas passer à côté de la rencontre », voilà comment je commençais à « envisager » mon travail... à lui donner un visage. Interpellé et pour être franc, déprimé aussi car je n'avais aucune idée sur comment le faire.

Ne pas passer à côté de la rencontre

Ma situation avait quelque chose d'un peu surréaliste : j'avais fait 7 000 Km pour travailler avec des enfants dont je savais qu'ils avaient traversé le génocide, la guerre et l'exil, et lorsque je disais que j'étais psychologue, « les mères » du centre me répondaient : « mais pourquoi est-ce qu'on nous envoie un psychologue ? Ces enfants ne souffrent pas. Ils ne se plaignent de rien. La plupart, même, ne se souviennent pas de qui est arrivé » L'une des origines de notre travail, ce fut, de ma part, le refus de ce constat. C'est vrai au CENA de Ndera^(*) les enfants avaient une apparence de santé : ils mangeaient, ils dormaient, ils jouaient. Mais il était impossible que ces enfants aient traversé de tel événement sans en avoir été mar-

(*) – Le CENA de Ndera était géré et animé par des rwandais, sous la responsabilité de la Fondation Tumrer. En Octobre 1996, l'effectif était de près de 400 enfants entre 3 et 20 ans.

qués. A moins que les enfants rwandais soient les seuls êtres humains à ne pas avoir de psychisme !

Mais l'écueil inverse, c'était de considérer tous ses enfants comme «traumatisés», (qualificatif devenu «la tarte à la crème» de la psychologie au Rwanda et qui servant à tout désigner ne désignait plus rien) avec pour conséquence l'engagement dans un stakhanovisme psychothérapeutique, dans la logique de ceux qui appelaient à l'envoi de bataillons de psychologues au Rwanda.

Il y avait d'un côté le refus de ranger tous ces enfants dans la catégorie des «malades» et de l'autre la conviction que certains de ces enfants souffraient, qu'ils souffraient, pour reprendre la belle expression d'Yves Quéfelec : « comme des astres morts sans blessures apparentes ». Je cherchais donc une porte pour rencontrer ces enfants et je trouvais un mur, une masse compacte d'enfants qui se désintéressait de moi parce que j'étais incapable de communiquer avec eux dans leur langue, le kinyarwanda. Et cet obstacle fut finalement une chance : je ne pouvais pas me passer des rwandais. Nous avons organisé ensemble une réunion et après avoir beaucoup échangé nous sommes tombés d'accord sur cet objectif : créer avec ces enfants un espace pour la rencontre. C'est ainsi que nous avons formulé notre travail à venir ; nous n'avons pas parlé de thérapie, ni de prise en charge du traumatisme parce que finalement nous ne savions pas ce dont ces enfants avaient besoin. Cet accord avec les mères et la directrice, du Centre, ce fut plus qu'un accord : le début d'une alliance. Sylvie Kalissa, la directrice dira plus tard : « c'est exactement ce que nous attendions. Il manquait quelque chose dans notre centre, mais nous ne savions pas quoi ».

Dans la suite de cet exposé, il convient maintenant de dire «nous» et non plus «je» car ce travail fut celui

d'une équipe^(*). D'une certaine manière, dans ce travail, je n'ai eu que des collègues, y compris parmi les enfants !

Pas de tableau sans cadre

Rencontrer vraiment ces enfants supposaient de trouver une porte, c'est-à-dire de construire un cadre. Car de même qu'il n'y a pas de tableau sans cadre, il n'y a pas non plus de rencontre sans délimitation d'un « champ » et mise en place d'un minimum de règles. Nous nous sommes aperçus plus tard que l'un des épisodes traumatisants de ce génocide ce fut l'incendie des maisons : brûler votre maison, c'est vous mettre tout nu, vous exposer sans protection. Le cadre au contraire fait office d'enveloppe en assurant aux relations intimité, confidentialité et fidélité. Un cadre donc, mais lequel ? Nous avons dû faire des choix....

1- En premier lieu, le choix de rencontrer ces enfants non pas dans une relation individuelle mais au sein de petits groupes. C'était une question difficile : comme psychologue, je n'avais jamais travaillé avec des groupes mais en même temps j'avais en mémoire une expérience assez ratée de premiers entretiens individuels dans ce centre. Au tout début, les mères m'avaient envoyé quelques enfants en disant « il faudrait que le psychologue les voit ». Je me souvenais en particulier de Nicole, qui exerçait sur tout le monde une sorte de fascination à cause de

^(*)(*) – De cette équipe, je dois mentionner en particulier Euphrasie Mukandengo, éducatrice au volet psychosocial d'handicap International ; Sylvie Kalissa, directrice du CENA de Ndera, Monique Mukemwena, mère au CENA de Nedra et Mitchel Gasore, encadreur.

l'horreur de son histoire : elle avait été retirée presque entièrement brûlée de dessous le corps calciné de sa mère. Pendant plusieurs mois elle était restée entre la vie et la mort. L'investissement extraordinaire de l'infirmière et des mères lui avait permis de se rétablir. Elle avait environ 7 ans. Elle ne parlait pratiquement pas, faisait pipi et caca sur elle et avait une grande peur des adultes. Elle était surnommée « Mbabazy », ce qui signifie « petit oiseau blessé ». Comment refuser de rencontrer Nicole, image même de la détresse ? Mais Nicole, elle, n'avait rien demandé. J'avais en face de moi une petite fille tétanisée, qui ne produisait absolument rien (ni parole, ni dessin, ni jeux) et qui devait se demander ce que lui voulait le « muzungu ». C'était si difficile à supporter que j'ai arrêté rapidement. Au dernier entretien je lui ai dit que pour avoir survécu à ce qui lui était arrivé, elle ne devait pas être si fragile que cela et même qu'elle devait avoir une grande force. Pour la première fois, elle m'a regardé et elle m'a souri. (Lorsque les ateliers de dessin ont commencé, à notre grande surprise, Nicole a demandé à y participer et y a fait un itinéraire étonnant). Je n'avais pas envie, donc, de reproduire cette situation gênante de « face à face » avec un enfant terrorisé ou inhibé (dans la culture rwandaise, les enfants ne sont pas habitués du tout à ce type de relation). Par contre le groupe pouvait permettre aux enfants de s'étayer les uns sur les autres et de se sentir suffisamment en sécurité pour nouer une relation personnelle avec un adulte. Mais il y avait aussi l'intuition que ce qui était arrivé à chacun de ces enfants ne relevait pas que de la sphère privée. C'était leur histoire et en même temps l'histoire **de tout un pays** : le groupe ne pouvait-il pas être un moyen de raccordement entre la sphère personnelle et l'espace public ? Nous avons donc fait le choix de travailler avec des petits groupes de 8 enfants et nous n'avons pas eu à le regretter, d'autant plus que le travail en groupe a donné un caractère assez ludique à ces rencontres.

2- Le second choix important, ce fut celui du dessin comme objet de médiation. L'invitation à dessiner, à partir de certains thèmes, proposés mais jamais imposés, était un bon compromis : la vie psychique de l'enfant était sollicitée et en même temps ses défenses étaient respectées. Quelques enfants nous rendaient une feuille presque blanche avec le sentiment d'en avoir fait déjà beaucoup. Certaines petites filles commençaient par dessiner des fresques ou des fleurs jusqu'au moment où elles trouvaient assez de ressources pour se confronter avec ce qu'elles portaient. Mais la plupart des enfants investissent immédiatement le dessin et l'utilisent exactement dans le sens où nous le proposons : non pas pour « faire joli » ou pour faire « bien » mais pour faire « lien ». Car si le dessin est une activité solitaire, l'enfant ici dessinait toujours pour quelqu'un : beaucoup de paroles mais aussi d'émotion ont été échangées autour des dessins.

3- Un cadre, ce n'est pas seulement une fenêtre découpant l'espace, c'est aussi une certaine scansion du temps. Nous avons donné à notre travail un rythme, celui d'une « valse à trois temps ». Premier temps : constitution du groupe en respectant les principes de liberté, d'homogénéité d'âge et de non stigmatisation (c'est-à-dire que l'atelier est proposé à tous les enfants et pas seulement à ceux jugés « en difficulté »). Deuxième temps : le temps de la rencontre avec le groupe, une fois par semaine sur une période d'un mois. Troisième temps : la reprise avec les adultes-animateurs, toujours les mêmes, participant aux ateliers. Ce temps, de plus en plus investi, a conduit les « mères » du centre à demander par la suite un lieu de parole pour elle-même. »

Ce cadre, il n'est pas question de l'ériger en modèle. Certains aspects peuvent même en être contestés. Mais ce cadre a permis aux enfants de comprendre que nous voulions nouer avec eux une relation profonde. Et ce cadre nous a permis d'inscrire nos rencontres dans une relation juste, juste à la fois dans le sens de la justesse et

de la justice. (La notion de justesse renvoyant plutôt à la pertinence clinique et celle de justice à l'éthique du travail. Nous y reviendrons ultérieurement).

Les adultes, ont au départ, éprouvé de la difficulté à tenir ce cadre. La consigne était de rester jusqu'à la fin de la séance. La consigne ne posait aucun problème aux enfants mais les adultes ne tenaient pas en place (plus exactement, ils ne tenaient pas à cette place). D'autre part, les réactions des rwandais vis-à-vis des premiers dessins furent négatives : ils les trouvaient moches ; surtout, ils ne voyaient pas du tout «quoi en faire ». Nous avons eu besoin d'un peu de temps pour accepter un cadre qui ne soit pas «le lieu d'un faire » mais «un espace offert ». Et si nous avons continué malgré les résistances initiales, c'est grâce à la capacité étonnante de ces enfants, dès les premières séances, d'abord de nous manifester l'intérêt qu'ils portaient à ce temps mais aussi de nous donner les clés du travail avenir.

Le silence des agneaux

Par exemple, nous avons été frappé dès le départ, avec ces enfants par le grand nombre de représentations humaines sans bouche. Cette absence de bouche nous a semblé renvoyer au sentiment de totale impuissance éprouvée par les victimes (surtout si elles sont des enfants) face à leurs bourreaux. Tel l'agneau que l'on conduit à l'abattoir et qui n'ouvre pas la bouche. A quoi bon crier, protester, quand le rapport de forces est si disproportionné et qu'il n'y a, de plus de secours à attendre de personne ? Car durant les massacres d'Avril à Juillet 94, il n'y avait pas de secours à espérer de personne. Les tueurs n'étaient pas des inconnus mais leurs voisins, des membres de leur propre famille quelquefois. Commentant, son dessin un enfant nous dit : « Quand ils sont arrivés, j'ai pleuré et j'ai supplié les militaires mais ils ont découpé mon père sans pitié avant de le jeter dans la toilette. »

inutilité de toute parole devant un tel déchaînement de violences, puis souvent errance muette et solitaire dans la forêt.

Mais lorsqu'ils se dessinaient ainsi emmurés dans le silence, ces enfants ne nous parlaient-ils que de leur expérience passée ? N'était-ce pas encore souvent leur situation actuelle ? Car pour ces petits survivants, comment dire l'indicible ? Mais aussi, parler du passé, n'est-ce pas s'exposer à souffrir à nouveau ? Et encre, à qui parler ? Dans leurs dessins, l'absence de bouche «disait » tout cela. Se «dessinait » ce que devait être l'objectif essentiel de notre travail auprès de ces enfants : leur rendre une bouche, en leur prêtant une oreille. «Il y a des victimes, écrit Paul Ricoeur, dont la souffrance crie moins vengeance que récit ».

Fils, un petit garçon de 10 ans, participant au premier atelier, nous convaincra d'emblée de son intérêt. Nous n'avions aucune idée de l'itinéraire qu'emprunteraient éventuellement ces enfants pour aller vers «un plus de santé ». Fils sera pour nous un guide extraordinaire. Nous réapprenons avec Fils que quelle que soit la technique utilisée ce n'est pas le thérapeute qui guérit, c'est l'enfant qui se fait naître.

Le Fils perdu et retrouvé

Fils est un petit garçon de 10 ans, après la mort de ces parents en Avril 1994, il se retrouve avec sa tante maternelle dans un camp de personnes déplacées dans la commune de Ndera. Après la guerre, incertaine de son avenir, cette tante confie l'enfant au CENA. Fils est décrit par les mères du centre comme un enfant modèle : sage, calme, obéissant et serviable. Il est aussi décrit comme silencieux, un peu renfermé même, avec souvent un air triste. A l'école Fils ne retient rien. Au cours de la première séance, il est demandé aux enfants de se présenter en se dessinant eux-mêmes. Fils se dessine en militaire (bien

que l'allure de son personnage soit plutôt celle d'un terroriste !), le visage sans bouche, mais avec deux yeux bien détaillés lui conférant un regard fixe et inquiétant. Tout le corps est colorié en noir. Il tient une mitraillette impressionnante et celle-ci semble un vrai prolongement de son bras. Un peu au-dessous se trouve une voiture plombée de noir. Fils n'écrit pas son prénom sur ce premier dessin : « c'est moi en militaire. Je n'ai pas peur, je tue les autres. » Toute victime risque de se transformer en bourreau lorsqu'elle se tient soigneusement écartée de son traumatisme et surtout des émotions qui lui sont liées. Chez fils, il semble que le traumatisme est escamoté au profit d'une complaisance fantasmatique dans des comportements héroïques et surpuissants. Mais il s'agit d'un modèle de défense dans le registre de la survie plutôt que de la vie. Ces dessins lors de la séance suivante sont encore plus violents et surtout plus structurés. Le visage de son personnage est informe et barbouillé de rouge. De son dos s'échappe une grosse masse de sang. Le personnage semble flotter dans l'air. Les jambes sont inachevées. Fils va dessiner cette scène une dizaine de fois, sans aucune parole, totalement absorbé par ses dessins. L'enfant a commencé d'abandonner ces défenses antérieures du type « identification à l'agresseur » et du coup il se retrouve submergé par l'angoisse à laquelle il tentait d'échapper. Au cours de la quatrième séance, Fils dessine l'exécution de son père par les militaires. La scène est violente par son réalisme, mais les formes sont précises, les personnages ont une apparence humaine, il n'y a pas de sang. Fils se dessine assistant à cette scène : il est dans une petite voiture bien fermée (et donc, un peu protégé) ! Ce détail a son importance car il indique clairement que les dessins produits dans cet espace ne sont pas d'abord **des témoignages historiques** mais les **traces d'un travail psychique**. Fils a pour la première fois les larmes aux yeux. Son émotion est poignante mais saine. Il ne tente plus d'échapper à cette réalité incontournable : la tragique impuissance d'un petit garçon qui a assisté à l'exécution de

son père. Au cours de cette même séance, sur le thème de l'avenir, il se dessine aller puiser de l'eau avec sa mère. « je vais puiser à la source avec ma mère ». Comment ne pas remarquer que c'est dans «le même temps » que Fils peut affronter la mort de son père et «puiser à la source », renouer avec sa mère est une scène heureuse de son enfance, avant le génocide. Pour la première fois, il se dessine avec une bouche, très large d'ailleurs. Il dessine une note de musique comme pour renforcer le côté heureux de cette scène. Les couleurs ne sont pas très réalistes et le rouge est encore très présent. Mais en un mois et demi quelle différence avec ses premiers dessins, tant du point de vue du fond que de la forme.

Et Fils signe enfin de son nom ! ce nom de Fils, si chargé symboliquement et affectivement pour un orphelin !

Le dessin de famille : dans le vif du sujet

Presque toujours, les enfants commençaient par éviter de dessiner «là où cela fait trop mal ». Et comme une carte de géographie indique par ses «blancs » les espaces vierges restant à explorer, leurs dessins par ces blancs, nous indiquaient les zones de souffrance à border (avec le tact requis). Ainsi, Antoine (10ans) a perdu une grande partie de sa famille durant le génocide. Lorsqu'il dessine sa famille, tous les membres sont présentés à l'exception de sa mère. Questionné sur cette absence, d'une voix quasiment inaudible, l'enfant répond «j'ai oublié ». Après un léger temps de flottement, nous demandons à Antoine s'il désire maintenant ajouter à son dessin celui de sa maman. L'enfant acquiesce puis reste un long moment devant sa feuille dans un état de sidération qui n'est pas sans nous culpabiliser un peu : notre demande n'avait-elle pas quelque chose de sadique ? Enfin, Antoine, les larmes aux yeux, dessine sa mère avec une concentration intense (elle est bien détaillée, avec les attributs de son sexe mais sans bras comme tous ses

autres personnages). Nous parlons ensuite un peu avec lui de cette maman.... Dont il a toujours sur lui une photo. Antoine ne fera pas d'autres dessins au cours de cette séance. Il semble épuisé et « ailleurs ». Une animatrice craint que nous n'ayant fait violence à Antoine et ce sera ultérieurement l'occasion d'une réflexion intéressante entre nous. A l'évidence la détresse de ce garçon a touché d'une manière particulière ces « mères » qui jusqu'à présent n'avaient pas osé aborder de front avec ces enfants la question de leur famille.

La maman responsable de son groupe à qui nous confions notre inquiétude nous confirme qu'Antoine est très déprimé depuis son arrivé au Centre il y a quelque mois. L'enfant ne lui parle pas et refuse tout contact avec elle. Il est par contre toujours collé à Paul, son frère aîné. Il lui arrive aussi de refuser de manger et de rester seul de longs moments. Une première tentative de réunification a échoué pour Antoine et son frère... Une deuxième perspective est envisagée avec d'autres oncles et tantes. Mais si nous ne permettons pas à Antoine de faire le deuil de sa vraie maman, comment pourra-t-il jamais en investir une autre ? Sa première justification est à entendre bien sûr comme « je ne pense qu'à elle » ou plus exactement encore « je ne veux pas y penser et toute ma pensée est mobilisée par cette tâche ». Présence massive saturée d'absence. Lui permettre de penser et panser l'impensable – La mort de celle qui était au centre de son univers - est le travail qui, suite à ce dessin, pourra s'amorcer avec Antoine. En quelques semaines, Antoine va progresser rapidement. Il parvient à nouer une relation avec les autres enfants et la mère de son groupe. Parallèlement, il s'autonomise par rapport à son frère, jusqu'à faire un choix différent de lui pour une future réunification. C'est alors Paul, son frère aîné, qui se trouve en difficulté car l'émancipation progressive de son frère le prive de son rôle de protecteur tout puissant – sa béquille à lui ! C'est Paul

qu'il nous faudra prendre alors en charge. Mais c'est une autre histoire !

Pas tout mais pas rien

Ce n'est pas le lieu, ici, d'exposer ce que fut l'ensemble de l'aventure des ateliers de dessin, ateliers qui se sont poursuivis pendant deux ans à Ndera et qui aujourd'hui se diffusent dans d'autres Centres. Disons simplement pour conclure que la mise en place de tels ateliers d'expression par le dessin a permis aux enfants de Ndera d'amorcer un travail de «reconstruction psychique» : des-sins passerelles entre eux et des adultes, entre leur passé et le présent, entre le monde des morts et celui des vivants, entre cette partie de leur psychisme qui sait et qui ne souffre pas et cette autre partie qui souffre et qui ne sait pas. Dessins passerelles devenant pour des enfants des-sins passages : du déni vers la parole.

Ces espaces pour la rencontre ont permis aussi aux adultes d'entrer dans une meilleure compréhension de la souffrance et des ressources de ces enfants et avec eux dans une relation plus personnelle. Bien évidemment, une proposition de ce type ne résout pas toutes les difficultés et ne remédie pas à toutes les souffrances. Elle s'inscrit dans un ensemble et n'a de sens que dans une institution qui a compris l'importance de l'échange interpersonnel.

Un atelier dessin ce n'est pas tout...

Ce n'est pas tout, mais ce n'est pas rien ! Et c'est de ce «pas rien» et de cela seul que se soutient notre travail de psychologue.

2) QUAND JUSTESSE ET JUSTICE S'EMBRASSENT

Le soin est aussi un acte éthique : à le réduire à une aide charitable ou à une somme d'actes purement techniques, on le perd ou on le pervertit. Et dans un contexte de

traumatismes majeurs, il est encore plus important de ne pas céder sur l'éthique. Des raccourcis maladroits ont conduit quelques fois à entendre présenter notre travail comme «la guérison du traumatisme par le dessin ». Dans cette manière de parler se donne à voir les risques d'un mépris, d'une méprise et d'une maîtrise.

- Mépris pour les sujets qui disparaissent sous l'étiquette fascinante et leurrante du «traumatisme »
- Méprise vis à vis des enjeux qui ne sont pas tant de «guérir » que d'accompagner un sujet dont la souffrance n'a pas seulement une dimension psycho-pathologique, mais aussi humaine, sociale et éthique.
- Volonté de maîtrise qui tire la médiation (le dessin) du côté de la technique, où savoir et pouvoir viennent comme une défense pour échapper à notre radicale non toute puissance.

Le mépris ou la fascination du traumatisme

Au Rwanda, les notions floues ou réductrices qui circulent le plus souvent sous ce vocable de « traumatisme », contribuent plus souvent à occulter qu'à prendre en charge la souffrance psychique concrète des enfants.

« Il est traumatisé ».... c'est de cette manière abrupte et laconique que nous était parfois présenté un enfant, avec le sentiment que notre interlocuteur avait, par ces trois mots, épuisé tout le sujet ! C'est pourquoi tout étiquetage nosographique en psychologie peut être redoutable. Dans ce cas là, la souffrance personnelle de l'enfant est escamotée par la constatation objective d'un certain nombre de «dysfonctionnement » (pipi au lait, retard scolaire, crise de panique etc....) Le trauma, à l'instar de n'importe qu'elle autre maladie, devient un problème technique, qui doit trouver auprès des spécialistes des solutions techniques (c.f. certaines méthodes de «détrau-

matiation (!) » pratiquées au Rwanda comme celles reposant sur la maîtrise des mouvements oculaires au cours de la reviviscence des scènes traumatiques). Or, le « traumatisme » en soi n'existe pas, ce qui existe ce sont des enfants-sujets retentissant d'une manière unique à des souffrances uniques.

Ce « il est traumatisé » pouvait aussi arriver à point nommé pour clore le sujet (comme on dit « il est fou »). Tout est dit et plus rien n'est à faire dès lors que l'on a étiqueté les troubles et identifié la cause. S'il est traumatisé que voulez-vous qu'on y fasse ? Et puis d'une certaine manière, quoi de plus « normal » que d'être « traumatisé » pour un enfant au Rwanda.

Mais il y a surtout qu'au Rwanda, le traumatisme c'est avant tout le Post Traumatic Stress Disorder (ce fameux P.T.S.D.). Si vous n'avez pas la chance de présenter les symptômes-types, vous n'avez aucune chance de faire reconnaître votre souffrance ! « Nos enfants n'ont pas de difficultés me disaient les « mères » à Ndera, lors de mon arrivée ils mangent, ils dorment, ils jouent, ils vont à l'école ». C'est ainsi que la souffrance psychique de beaucoup d'enfants au Rwanda est déniée. Car leur souffrance est une souffrance « blanche », sans symptomatologie bruyante et leur laissant effectivement la possibilité de « fonctionner » dans leur vie quotidienne. Mais Fils, décrit comme un enfant modèle, calme, obéissant, nous a « donné à voir » dès la première séance dans quelles difficultés il se débattait en se dessinant sans bouche, une mitrailleuse à la main : « je n'ai pas peur, je tue les autres ». Beaucoup de dessins nous ont révélé chez ces enfants en apparence sans problèmes une persistance du vécu traumatique : inhibition des souvenirs, violences non exorcisées, images négatives des autres et de soi, deuils non faits, impossibilité à se projeter dans l'avenir.

D'un point de vue clinique, la fécondité de notre proposition de départ fut celle d'un non savoir, à priori, sur

«la santé mentale » de ces enfants et les formes que leurs souffrances pouvaient éventuellement revêtir. Et renoncer à un savoir à priori sur l'autre nous a conduit naturellement à leur donner la parole sur eux-mêmes, à créer un espace pour la rencontre qui soit ouvert à tous les enfants.

C'est une évidence : le «traumatisme » fascine encore et toujours. Et c'est évidemment l'enfant traumatisé qui fait le plus recette. Combien de journalistes nous ont contacté avec la demande explicite de «voir des enfants traumatisés ». « Ce sont bien des enfants traumatisés dont vous vous occupez ? » demandaient-ils sur le ton de celui qui craint de se faire rouler. Ah, s'il avait pu exister un label «traumatisé certifié conforme »

Circulez messieurs les journalistes, il n'y a rien à voir, l'enfant traumatisé n'existe pas, en tout cas pas celui qu'imaginaiement vous construisez dans vos fantasmes. Mais ce risque de perversion, les humanitaires en serait –il indemnes ? L'identification totalitaire des bénéficiaires de nos actions aux avatars les plus racoleurs de leur histoire (guerre, génocide, viol, torture), témoigne non seulement d'une fascination trouble pour la violence mais réduit l'autre à n'exister que dans la plainte de et l'exhibition de sa douleur. Dans une telle relation d'instrumentalisation, l'être-sujet et des bénéficiaires est nié au profit des représentations imaginaires que les humanitaires se donnent des victimes.... Pour demeurer dans cette image, les victimes doivent renoncer à prendre la parole.

Au contraire, la relation juste, celle qui éthiquement rend justice à l'autre, est celle qui lui permet progressivement de prendre la parole en son nom propre et par là même de se décoller de toutes les représentations que nous nous en faisons (c'est un africain, c'est un réfugié, c'est un sidéen, etc...) Non pas que ces caractéristiques soient fausses mais le sujet est irréductible à une quelconque de ses caractéristiques tout autant qu'à leur ensemble. Appeler quelqu'un par son nom, n'est pas d'abord cela : le

désigner, le décoller du monde des représentations, établir avec lui une relation de reconnaissance et non de connaissance ? » Rukondo » : d'où vient la force d'une telle interpellation qui est allé jusqu'à faire tomber le jeune enfant à la renverse lors de ma première visite à Ndera ? C'est ainsi appelé par son nom, l'enfant est à la fois distingué et constitué par un autre sujet, c'est un saisissement en rapport avec un désaisissement !

Il est intéressant de réexaminer mon échec initial avec Nicole à partir de ce qui a fait obstacle à une rencontre « sur son nom propre ». Rien ne pouvait se produire tant que cette petite fille était pour moi « mbabazi », le petit oiseau blessé qui fascinait tout le monde à cause de l'horreur de ce qu'elle avait vécu (les cicatrices très visibles de ses brûlures contribuant encore un peu plus à l'identifier à cet épisode de son histoire dont par là même elle était désappropriée). Ce n'est pas Nicole que je rencontrais mais l'enfant étiqueté la plus « traumatisée » du centre, la souffrance faite petite fille, et aussi le « cas » amené par les mères pour tester mes compétences de psychologue « tu dois avoir beaucoup de force pour avoir survécu à ce qui t'est arrivé ». Quelque chose s'est nouée lorsque j'ai pu adresser à Nicole une parole qui la concernait, elle, et qui allait à l'encontre de cet apitoiement général dans lequel je m'étais moi-même laissé engluier. Puis je lui ai fait part de ma décision d'arrêter et une demande a pu naître ultérieurement chez Nicole grâce à cet acte qui l'a restituée dans sa dimension de libre sujet et non d'objet traumatisé à réparer.

La question du désir du psychologue-expatrié est donc au cœur de la dimension éthique de son action. Lorsque l'éthique manque là, elle ne peut pas se trouver ailleurs.

L'une des raisons de la fécondité de ce travail avec les enfants de Ndera, ce fut à la fois « le refus de céder sur mon désir » (qui était d'entrer en relation avec ces enfants

de l'après-génocide) et la place faite progressivement, dans ce désir, à leur liberté et leur altérité.

Pour le soignant, l'éthique ne se trouve pas plus dans le renoncement à tout désir que dans sa tyrannie, mais dans un certain type d'articulation entre son pôle de sujet et celui des autres sujets.

La mise en place d'un atelier d'expression par le dessin, atelier d'accès libre et non stigmatisant, a été une bonne option clinique mais aussi une première alliance, éthiquement fondatrice dans mes relations ultérieures avec les enfants et les « mères ».

La méprise ou une certaine idée de la guérison

L'accompagnement de ces enfants dans un tel cadre s'est accompagné pour nous d'un grand nombre de questions cliniques. Par exemple, nous nous sommes souvent demandés quelle était la dimension thérapeutique d'un tel travail, quels objectifs précis nous poursuivions, quelle suite nous devions éventuellement donner à ces temps de dessin etc... Ces questions restent aujourd'hui ouvertes mais notre itinéraire avec certains de ces enfants nous permet cependant d'apporter quelques éléments de réponse. Revenons par exemple à Antoine, ce petit garçon au cours d'une séance de dessin, autour du thème de la famille, ne dessine pas sa mère, prétendant par la suite « qu'il a oublié ». Bien sûr, il ne s'agit pas d'un oubli, mais d'un évitement qui échoue d'ailleurs à épargner à l'enfant la douleur (Antoine est très déprimé). L'atelier de dessin ne « guérira » pas Antoine, mais il lui offrira un cadre adéquat lui permettant d'affronter sa douleur et de commencer un travail de deuil bloqué depuis 4 ans. Comme avec Antoine, presque toujours notre travail a consisté à remettre ces enfants eux-mêmes au travail : recommencer à penser, s'autoriser à se souvenir, renouer avec ses sentiments, réhabiter sa propre histoire, le mot de guérison n'est donc pas le plus approprié pour parler de la finalité de ce travail.

Il s'agit moins de « guérir » (mot évoquant un état de santé totalement bon et totalement acquis) que de donner des possibilités de « rebondir » (non pas dénier le passé mais trouver des ressources pour avancer en s'appuyant sur lui). Une fois commencé ce travail se poursuivait chez les enfants bien après la fin de leur participation à l'atelier. Et j'aime à penser que ce sera pour chacun d'eux un travail sans fin. Parce que « rebondir » c'est le travail du vivant.

Cependant, à quel moment décider que l'enfant est en mesure de continuer le travail tout seul ? Cette question ne peut pas non plus recevoir de réponses claires et surtout identiques pour chaque enfant. Mais je risquerai cependant ce déconcertant point de repère (ne valant que dans la situation qui était celle de ces enfants dont le traumatisme majeur fut la traversée d'un génocide) : il me semble que nous nous sommes sentis en responsabilité d'accompagner ces enfants jusqu'à ce qu'ils deviennent capables, d'une manière ou d'une autre, de recueillir l'héritage de leurs parents. Le génocide n'a pas seulement fait que des orphelins : il a attaqué profondément les liens entre les enfants et leurs parents. Ce qui était visé en 1994, comme dans tout génocide, ce n'était pas seulement l'élimination mais la négation de l'humanité de ceux que l'on tuait. La victime devait être humiliée, brisée, déshumanisée avant de succomber. Pour Fils, ce n'est pas seulement d'avoir vu son père coupé en morceaux qui est affreux, c'est que son corps a été jeté ensuite dans les toilettes. Comment mieux signifier que la place qui lui est assignée est celle de déchets ?

La honte, la culpabilité et la douleur qui sont associées à la mort de leurs proches sont si grandes qu'elles ont contaminé le mot même de famille et beaucoup de signifiants qui lui sont rattachés. Beaucoup des enfants non accompagnés de l'après-génocide ne sont pas seulement orphelins, ils sont hors génération. Or s'il est possible à un enfant de surmonter la perte de ses parents, nous pensons qu'il lui est impossible de grandir sans se situer

dans la génération et la filiation. C'est pourquoi la remémoration des événements «traumatisants» n'est pas une visée en soi (cela pourrait n'aboutir qu'à infliger une seconde blessure à l'enfant) mais c'est souvent le passage obligé pour leur permettre de renouer, par-delà le génocide, avec les signifiants premiers de toute vie humaine : être le fils d'un tel, se situer dans une histoire, avoir un jour compté pour quelqu'un, être enraciné dans la foi au moins supposé de ses géniteurs que la vie est bonne, puisqu'il vous l'ont donnée. Cadette 12 ans, revenant du Zaïre fait part tranquillement de son désir de mourir « j'attends la mort «pourquoi est ce qu'elle ne vient pas ? » « Mais plusieurs mois plus tard, elle commente ainsi ce qui sera son dernier dessin : »J'ai vécu tellement de choses, je suis immortelle. Je vais retourner vivre sous l'avocatier que mon père a planté ; Plus tard, je planterai des graines ». C'est cela l'héritage : par delà la mort de son père, Cadette peut de nouveau jouir de la vie bonne que son père lui a transmise et que symbolise si joliment l'avocatier. Et dans le même mouvement Cadette peut s'inscrire à son tour dans cette logique de la dette et du don «plus tard je planterai des graines ». Recueillir l'héritage prend pour Cadette la forme d'un arbre et l'autorisation d'en consommer les fruits. Pour Gasigwa, un petit garçon de 11ans, longtemps obnubilé par la question de savoir si son père est mort ou vivant, recueillir l'héritage prendra la forme d'une voiture et de l'autorisation de vivre avec une nouvelle famille. Gasigwa nous fait ce dessin : il est assis dans une voiture qui l'emmène vers sa future famille d'accueil. Je lui demande qui est la personne qui est à côté de lui qui conduit » il me répond «c'est mon père ». Gasigwa signifie ainsi qu'il a «trouvé» l'autorisation symbolique de son père pour cette adoption. Il pressent qu'un père ne peut que se réjouir de la nouvelle chance qui se présente pour son enfant. Le père de Jean est mort, mais il est vivant pour toujours comme père symbolique. C'est cela aussi «recueillir l'héritage ».

Au Rwanda, beaucoup de personnes ont été tuées, beaucoup d'autres blessées ou exilées mais la vraie catastrophe, peut-être est encore ailleurs. C'est toute une société et plus encore, qui a révélé sa faillite. Nous sommes mis à la question, chacun en tant qu'appartenant à l'espèce humaine, par ce qui s'est passé au Rwanda, mais aussi en Allemagne, au Cambodge, au Kosovo.... Des questions s'ouvrent là, en abîme, sur qu'est ce que l'homme ? Et la vie, vaut-elle la peine qu'on la vive ? Peut-on entendre Cadette déclarer « j'attends la mort, elle ne vient pas » uniquement sur le registre « psychologique », comme une réaction dépressive post-traumatique ? Ce serait vraiment le contraire d'entendre. Freud disait que les mélancoliques étaient malades de la « vérité ». C'est peut être une bonne manière de parler de la souffrance des hommes victimes de la cruauté d'autres hommes ; Ils sont malades de la vérité et y-a-t-il une guérison à cette maladie là qui soit du registre de la psychologie ? Il semble en tous cas tout à fait absurde de penser que le génocide de 1994 puisse se réduire, dans l'esprit des survivants, à une entité mentale « le traumatisme », qui puisse être guérie par une thérapie.

Le mot de traumatisme majeur peut être réservé à ce qui vient attaquer cette dimension la plus profonde de la vie du sujet : non pas seulement le goût mais le sens du vivre... Nous avons bien sûr accepté d'entendre et d'accompagner la détresse de Cadette. L'écoute, au moment précisément où elle apparaît la plus dérisoire, peut éviter que la tentation de la mort ne se fige en destin. Mais le sens de la vie ne se transfuse pas. En dernier lieu, le choix de cette petite fille de vivre « sous l'avocatier que son père a planté » n'est pas seulement le résultat de notre prise en charge, c'est un acte de liberté, un acte éminemment éthique (et si elle avait choisi de mourir, l'acte pouvait être de la même manière qualifié d'éthique). En ce sens, l'éthique du psychologue, c'est celle de l'autre : l'accueil et le respect de l'éthique de l'autre et non je ne sais quelle

idolâtrie du « bon fonctionnement mental », de l'absence de souffrance ou la conversion des autres, coûte que coûte, à l'amour de la vie. « Guérir, guérir, ils n'ont tous que ce mot à la bouche. Et si ça ne me convient pas, à moi, de guérir ? » me disait une adolescente anorexique.

Le choix d'un travail en groupe fut un « élément déterminant dans la possibilité accordée à ces enfants de faire un tel itinéraire. La solitude qui accompagne tout trauma, isole même s'il s'agit d'expériences vécues collectivement. Et solitude et désolation vont de pair. Mais une autre dimension est en jeu, auquel le groupe rend justice. C'est la dimension du « vivre ensemble » dans laquelle s'enracine toute vie particulière, et plus encore peut-être en Afrique. Après avoir assisté en 1994 à l'effondrement de tout l'éthos (étymologiquement : ce qui permet de vivre ensemble), ce ne peut être que dans l'expérience concrète d'un nouvel éthos que les enfants rescapés peuvent faire le choix profond de revivre parmi les humains. Cette dimension dépasse évidemment la participation à un groupe de dessin : elle renvoie d'abord à la manière dont le Rwanda choisit de gérer les questions de la sécurité, de la justice, de la réconciliation, de la solidarité. Mais faire l'expérience qu'il est possible, au moins dans un petit groupe, de vivre des relations basées sur la liberté, la confiance et la vérité est un élément favorisant la réinscription dans la communauté humaine. D'où l'importance de ne pas céder sur l'éthique. « Après le génocide, nous ne pensions pas qu'il était à nouveau possible de faire confiance à quelqu'un, dans ce pays où c'était parfois votre meilleur ami qui vous pourchassait » nous a confié une des « mères » participant à l'atelier.

La maîtrise ou le leurre de l'idéologie technicienne

L'accompagnement psychologique, en particulier lorsqu'il s'appuie sur une médiation (le dessin, le théâtre, la musique...) court le risque d'être totalement identifié à

une technique. Cette technique, c'est un processus maîtrisé standardisé et efficace. La technique lorsqu'elle organise le soin, répartit les rôles entre d'un côté des spécialistes qui ont le savoir et le pouvoir, et de l'autre les patients, seulement objets-passifs. Finalement, l'idéologie technicienne tend à évacuer de la rencontre toute dimension subjective. Dans des situations où la souffrance de l'autre nous met à mal et nous renvoie à notre non toute puissance, la tentation est donc grande de s'accrocher à une technique pour retrouver de la maîtrise. Or, le travail relationnel est d'abord entrée dans un chemin dont personne ne connaît le terme ni les étapes. Le recours à l'expérience et à la théorie permettent bien de dégager des points de repères mais la clinique n'en devient pas pour autant seulement une technique. Ce risque de «technicisation» est apparu particulièrement lorsqu'il a été question de proposer notre cadre de travail à d'autres centres. Nos interlocuteurs ont d'abord imaginé la «clef en mains» d'atelier où le dessin avait une action quasi-mécanique sur le traumatisme, là où l'enjeu était pour nous, à travers le dessin, de nouer avec l'enfant une relation profonde. «Alors qu'est ce que vous faites pour soigner les traumatismes?» nous étaient-ils parfois demandé naïvement. Mais le travail psychologique n'est pas le lieu d'un faire, il est un espace offert. Et que l'on y dessine, que l'on y fasse du théâtre ou que l'on y parle seulement, ne change rien à l'affaire. S'il faut renoncer à la technique et donc à la totale maîtrise, ce n'est pas par manque de sérieux, mais par foi : foi en la possibilité pour ces enfants de trouver en eux-mêmes des ressources pour aller mieux ... Si les enfants font partie du problème, ils font aussi partie de la solution ! (ce que ne reconnaît pas, implicitement, celui qui endosse un rôle de technicien). C'est en ce sens que j'ai pu dire que les enfants ont été nos collègues.

La position «dépressive» qui inaugure mon arrivée au Cena de Ndera naît de cette prise de conscience de ma non toute puissance : Je ne sais pas quoi faire pour ces

enfants. Mon expérience clinique antérieure, qui n'est pas nulle pourtant, ne me permet pas de me mettre concrètement et immédiatement au travail. Et ceci, à la fois parce que j'affronte une situation complètement inédite et que l'environnement m'est étranger. Je ne parle même pas la langue... Je ne peux donc faire autrement que d'en passer par les rwandais, en particulier ceux qui travaillent au Cena de Ndera. Et cela non pas dans une position de «savoir» mais de recherche d'alliance. Des rwandais et du psychologue expatrié, aucun des deux n'a précédé l'autre : nous avons été chacun dans un endettement mutuel. (Et c'est ce qui s'est exprimé lors de mon départ). Ce travail nous l'avons élaboré ensemble, et c'est pourquoi ils ont pu, si facilement se l'approprier. Il y a là un début de réponse à cette question, la question éthique inaugurale : qu'est ce qui nous autorise, nous étrangers, à être là avec eux ? Ce n'est pas le fait qu'il y aurait des compétences d'un côté et du malheur à soulager de l'autre. Ce qui nous autorise à y être, ou en tout cas à y rester, c'est une possibilité d'alliance qui rétablit l'égalité par l'aveu partagé de nos fragilités et de nos ressources. (Allusion, dans L'Évangile, à la parabole du bon berger «qui passe par la porte» c'est-à-dire qui est autorisé à rentrer. Celui-ci connaît les brebis par leurs noms à l'inverse de ceux qui passent par-dessus la clôture et qui ne voient dans les brebis que du bétail anonyme au service de leurs intérêts propres.)

3) LE LIEU NOMADE

La motivation explicite d'une intervention humanitaire, qui est de porter aide à autrui, ne suffit pas pour qualifier cette action de bonne éthiquement, car c'est toujours au nom du bien que se réalisent les pires violences. La meilleure volonté en ce sens peut-être la pire ! N'est ce pas ce que donne à voir les totalitarismes, politiques, religieux ou...humanitaires ? Ce dont nous devons nous méfier, c'est du bien totalitaire, celui qui rend finalement les

humains superflus : leurs désirs, leurs actions, leurs souffrances ne signifient plus rien. Les personnes concrètes ne servent plus qu'à alimenter notre machine à faire du bien, même le bien qu'ils ne désirent pas ou qu'ils refusent ! A l'inverse, être juste c'est essentiellement faire une place à l'autre, **s'ajuster** à lui dans un processus vivant, dynamique et jamais achevé. Le lieu du juste est donc tout aussi bien un non-lieu, ou lieu nomade sans cesse à revisiter. » Ce qui est juste, c'est ce qui court après le juste ». L'exigence pour les humanitaires, en ce sens, c'est de courir, pas de prétendre être arrivés !

Renoncer à occuper tout l'espace pour devenir un être sujet articulé à d'autres êtres sujets, dans un projet d'alliance. Suspendre nos représentations sur l'homme pour savoir seulement qu'il parle. Oui reconnaître que l'homme parle, voilà peut être finalement le (non) lieu du juste.

Et il n y a pas de dernier cri. De dernier mot.

خلق إطار للتلاقي: تأملات إكلينيكية و أخلاقية حول العمل مع أطفال بعد إبادة جماعية في روندا

ملخص

مع الجمعية الإنسانية الاعاقة الدولية (Handicap International) عمل
سرج باكي Serge Baqué كأخصائي نفسي و لمدة عامين و نصف في
روندا مع أطفال نجو من إبادة جماعية.

وجد صاحب المقال نفسه في مواجهة حالات صعبة و أليمة، لا
يمكن التعبير عنها. فهو يقاسمنا تساؤله الاكلينيكي و الأخلاقي الذي مكنه هو
و شركاءه الرونديين من ابتكار إطار يمكنه من مرافقة الأطفال نفسانيا،
و الذي يصفهم بالأنجم الموتى التي تدمي دون ان يكون الجرح ظاهراً.

الكلمات الأساسية: إبادة ، أطفال، رسم، وساطة، تحالف، الدقة و العدل

